

Le nègre dans le roman blanc ou la tentative de civiliser les blancs

Sébastien Joachim, *Le Nègre dans le roman blanc*, Montréal, P.U.M., 1980, 283 p.

Patrick Imbert

Number 20, Winter 1980–1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40330ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Imbert, P. (1980). Le nègre dans le roman blanc ou la tentative de civiliser les blancs / Sébastien Joachim, *Le Nègre dans le roman blanc*, Montréal, P.U.M., 1980, 283 p. *Lettres québécoises*, (20), 45–47.

Un des intérêts profonds du livre de S. Joachim est qu'il ne se restreint pas à une littérature, qu'il ne s'en tient pas à des découpages plus ou moins arbitraires et qu'il s'engage résolument dans les chemins éclairants de la littérature comparée. En effet, les barrières linguistiques, nationales ou géographiques masquent souvent l'essentiel, bien plus qu'elles n'éclairent car elles ne permettent pas de distinguer des analogies certaines et des similarités nettes dans un univers (celui de la littérature occidentale ou d'une partie de celle-ci, par exemple) et à une époque donnée. Lionel Trilling, cité par E.T. Hall, a affirmé avec raison que la culture, en tant qu'elle représente une valorisation des limites, est une prison : « Lionel Trilling once likened culture to a prison. It is in fact a prison unless one knows that there is a key to unlock it. While it is true that culture binds human beings in many unknown ways, the restraint it exercises is the groove of habit and nothing more. »¹

Un des grands mérites de S. Joachim, dans cet ouvrage, comme dans *Le français au collège*² est de mettre en place une attitude ouverte sur l'univers et une volonté de dégager des éléments communs, d'offrir une synthèse, par delà l'apparence (ou bien un niveau plus superficiel) de dissemblances. Notre auteur se plonge donc dans une étude comparée des littératures française, québécoise et canadienne-anglaise (1945-1977) du point de vue de l'image qu'elles donnent de l'Africain, du Noir américain et de l'Antillais. C'est dire que le point de départ ne réside pas dans les conditions politiques, sociales ou psychologiques qui seraient à l'origine d'une vision dévalorisante de l'homme noir. C'est dans la littérature même que S. Joachim va chercher les images, les configurations sémiotiques et les clichés qui brossent un portrait du Noir tel que se le représente le Blanc et/ou, en particulier, l'artiste ou l'écrivain blanc. Mais, dès maintenant, il faut s'entendre. Notre auteur, avec raison, se sert des catégories telles qu'elles sont définies dans une sémiotique discursive à la Todorov³, pour poser le problème de savoir qui parle dans le roman : « Pour assurer le maximum de fidélité à ce recentrement de perspective, nous avons porté une minutieuse attention aux instances du dis-

Le nègre dans le roman blanc ou la tentative de civiliser les blancs



cours, c'est-à-dire que nous avons toujours cherché à savoir « qui parle » et à qui « ça parle » (p. 16). Dès le départ, en effet, on se doit de distinguer diverses instances narratives. Dans un cas, il s'agira du narrateur omniscient et alors les énoncés racistes, ou non, auront valeur de vérité ; dans un autre, il s'agira d'énoncés produits par les personnages. Ces textes seront généralement remis en question par le narrateur (comme c'est le cas dans *Les deux nègres*, nouvelle tirée de *Rue Deschambault* de Gabrielle Roy) qui utilisera une forme certaine d'ironie. Dans ce second cas, il est bien sûr que les préjugés ne seront pas imputables à l'auteur mais à une atmosphère sociale ambiante, reliée à une attitude psychologique plus ou moins générale. C'est pourquoi, d'ailleurs, on s'étonne que l'auteur ne replace pas les citations de l'*Avalée des avalées*, ou de Ducharme

en général, dans un contexte narratif plus nettement défini qui éclairerait peut-être les assertions racistes de Bérénice Einberg (p. 236).

Il est intéressant de voir S. Joachim prendre en flagrant délit de stéréotypie et de racisme certains auteurs qualifiés parfois de l'épithète honorable de *progressiste*, tel le J.-C. Harvey des *Démocratisés* : « La danse s'avivait à mesure qu'avancait la nuit. L'orchestre jouait une musique endiablée, une musique de nègres. La vengeance du noir sur le blanc d'Amérique fut de lui donner son art enfantin, ses gambades, ses cris de bête en rut ». (L'Actuelle, Montréal, 1966, p. 88). Certes, ce n'est pas S. Joachim qui pense que les artistes sont nécessairement des êtres éminemment lucides contrairement aux représentants du romantisme ou à J. Kovel qui affirme ce qui suit dans son ouvrage intitulé *White Racism* : « Hence artists and visionaries — those who see beyond culture — have always led the way ». (p. 28)⁴. En effet, S. Joachim pencherait plutôt du côté de C. Grivel ou de Jean Baechler : « On peut même préciser et affirmer que les premiers producteurs d'idéologie sont les spécialistes des supports parasités par l'idéologie : poètes, moralistes, clercs et savants. »⁵ C'est pourquoi notre auteur, dans son domaine particulier, prend le pouls des textes et établit, grâce à une analyse sémiotique telle que l'ont pratiquée A. J. Greimas⁶, T. Yücel⁷, ou Ph. Hamon⁸, un portrait stéréotypé de l'homme noir, à partir des descriptions romanesques. Il nous propose donc une série de tableaux à lire selon les axes paradigmatique et syntagmatique

(p. 28, p. 39-40-41, p. 119). Ceux-ci établissent les traits distinctifs, les sèmes de la *négritude* se subdivisant en *nigrité*, *négroïdité*, *massivité*, *raucité*, *primitivité*, *bestivité*, *fétidité*, *sujétivité*. Ces sèmes peuvent être eux-mêmes subdivisés. A *primitivité* sont liés *tribalité* et *puérilité*; à *tribalité* sont liés *cannibalisme* et *fétichisme*, etc. Tout ceci est illustré par des exemples extrêmement bien choisis, notamment dans le cas des romans français de la paralittérature, représentés par les SAS ou les OSS 117: « Nous sommes au royaume de la redondance irritante. Oublieuse du contrat de lecture passé entre le lecteur et l'auteur et dénoté par les mots titres (Niger, Abidjan, Cameroun), la trilogie sur le Niger (*Safari pour OSS 117*), sur la Côte d'Ivoire (*OSS 117 Sur un volcan à Abidjan*), sur le Cameroun (*Dernier round au Cameroun*), rejette dans l'insolite la plupart des figures/noires/. La première faute est dans l'emploi démultiplié du déictique/le Noir/, /un Noir/. La deuxième faute est d'essayer de la corriger par /l'Africain/, un /Africain/ comme s'il était contraire à l'attente du lecteur qu'un Africain soit africain en Afrique. La troisième faute est de le corriger par l'appellatif national, comme s'il n'était pas naturel à un Nigérien d'être nigérien au Niger, à un Abidjanais d'être abidjanais à Abidjan, à un Camerounais d'être camerounais au Cameroun. » (p. 50). On retient donc, de tous ces exemples, que le point de vue du Blanc est dominé par l'obsession de la couleur, de l'étrangeté ainsi que par des fantasmes sexuels où la bestialité a une part non négligeable: « Nul écrivain français ne s'aviserait d'introduire en texte M. Giscard d'Estaing par l'expression: le Blanc Giscard d'Estaing/ ou l'indigène. » (p. 47); « Par exemple, dans *SAS broie du noir*, Malko ou Allan Pape sont les écotiers d'« inépuisables histoires salées » sur « la puissance sexuelle des indigènes » P. 115).

Chez nous, la présence de l'homme noir, qu'il soit africain, américain ou antillais est tout aussi marquée de stéréotypie même si une image plus sympathique se dégage de certains textes. C'est vrai pour *Les enfances de Fanny* de Louis Dantin (1945), pour *Rue Deschambault* de G. Roy mais pas pour *Le poids du jour* de Ringuet (1949)

(« tête de négresse de Madame Latour) ou pour *Avant le chaos* (1945) d'Alain Grandbois ou encore pour *Quand j'aurai payé ton visage* (1962) de Claire Martin. Quant à Réal Benoit dans *Rhum Soda* (1961), il tombe tout droit dans les stéréotypes ambiants. Il faut noter aussi une des caractéristiques propres à notre littérature qui a été, chez Ferron et chez Vallières notamment, d'assimiler la condition du Québécois à celle de l'homme noir: « Aussi lit-on dans l'appendice aux *Confitures de coings* ou *Le congédiement de Frank Archibald Campbell*: « (Nous devenons) des immigrants de l'intérieur, des immigrants de deuxième classe et de troisième catégorie, des Nègres qui n'ont même pas la couleur de la peau pour s'identifier. » P. 237)

Ainsi l'homme noir est assimilé à l'imagerie du Blanc d'ici, en tant qu'il sert, tel un slogan, à promouvoir une idéologie québécoise de revendication. Les seuls textes qui montrent vraiment l'homme noir, sans l'utiliser ou sans le rejeter, sont représentés d'abord au Canada anglais par Margaret Laurence dans *The Drummer of all the World* (1956) et *This Side Jordan* (1960). Comme l'affirme S. Joachim la première nouvelle « anticipe sur les rapports que le roman québécois tourné vers l'Afrique n'élaborera que quatorze ans plus tard » (p. 251) dans *Le royaume détraqué* (1970) de Jacques Lamarche qui va bien plus loin encore

qu'Yvette Naubert dans *L'été de la cigale* (1968) ou que Jacques Hébert dans *Aïcha l'Africaine*.

S. Joachim se livre donc à une étude très poussée⁹ des stéréotypes et des présentations sommaires de l'homme et de la femme noirs dans les littératures française, québécoise et canadienne-anglaise. À part quelques exceptions, il y découvre un monde incroyable où les préjugés s'accroissent et où le racisme, plus ou moins conscient ou plus ou moins voilé, règne. Comme le soulignait Albert Memmi « l'analyse de l'attitude raciste révèle trois éléments importants: 1/ Découvrir et mettre en évidence les *différences* entre colonisateur et colonisé. 2/ *Valoriser* ces différences, au profit du colonisateur et au détriment du colonisé. 3/ Porter ces différences à l'*absolu*, en affirmant qu'elles sont définitives, et en agissant pour qu'elles le deviennent. » (p. 76)¹⁰ Dès lors, comment s'étonner que dans la vie de tous les jours, le racisme soit courant et la xénophobie répandue si les productions culturelles entretiennent et renforcent une attitude qui n'est que trop présente. J. Lamarche, M. Laurence ou G. Roy par leur ouverture, leur amour de l'autre, donnent certes une dimension nouvelle à la littérature canadienne; toutefois combien de productions, notamment dans la paralittérature en France où ici, n'ont d'autre but que de satisfaire le narcissisme des populations, soit par le renforcement des images d'Épinal et le resserrement du système de signification commun, soit par le ressassement de mythes trop connus, soit encore par l'exploitation et le détournement des caractéristiques humaines de l'homme noir pour servir à d'autres fins. C'est bien ce narcissisme que souligne très lucidement S. Joachim: « Ailleurs le nombre est plutôt impressionnant des connotations dysphoriques accolées à l'étiquette /Noir/. /Métisses/ et /Noirs européens/ sont les signes qui d'ordinaire aimantent des connotations euphoriques ou les fascinations perverses. Indices probables du stade narcissique du sujet écrivant principalement pour se dire et pour dire sa culture. » (p. 271).

Cette brillante étude de contenu, qui utilise à la fois la sémiotique, l'analyse textuelle et l'analyse thématique, ouvre des perspectives immenses et trace la voie à des recherches (à l'instar de J.P.



Faye¹¹ ou de *Recherches sur les discours xénophobes*¹²) qui pourront faire avancer la connaissance de notre culture et de celle de l'autre et permettre de mesurer l'écart, ou l'absence d'écart, qui existe entre production culturelle et réalité vécue. Cet ouvrage ne peut, grâce au sujet et aux méthodes employées, que rapprocher les hommes. Comme l'affirme S. Joachim d'une manière quelque peu ironique : « Le temps est donc venu de civiliser les Blancs. Toute la littérature actuelle de l'interracialité l'affirme. Relisons ou lisons-la pour savoir où commencer ce paradoxal labeur ».

Patrick Imbert

Sébastien Joachim, *Le Nègre dans le roman blanc*, Montréal, P.U.M., 1980, 283 p.

1. E.T. Hall, *The silent Language*, New York, Doubleday, 1959, 217 p.
2. Sébastien Joachim, *Le français au collège*, Montréal, P.U.Q., 1978.
3. Tzvetan Todorov, *Qu'est-ce que le structuralisme : poétique*, Paris, Seuil, 1973, 111 p.
4. Joël Kovel, *White Racism*, New York, Vintage, 1970, 300 p.
5. Jean Baechler, *Qu'est-ce que l'idéologie*, Paris, Gallimard, 1976, 405 p.
6. A.J. Greimas, *Sémantique structurale*, Paris, Larousse, 1966, 262 p.
7. Tashin Yücel, *Figures et messages*, Mame, 1972, 230 p.
8. Philippe Hamon, *Pour un statut sémiologique du personnage*, *Littérature*, n° 6, mai 1972, p. 86-110.
9. Voir toutefois un oubli mineur : Monique Bosco, *New Médée*, Montréal, L'actuelle, 1974, 149 p. ; p. 11 : « Mademoiselle est si bonne. Elle ose jouer avec les petits nègres. »

10. Albert Memmi, *Portrait du colonisé*, Montréal, L'étincelle, 1972, 196 p.
11. Jean-Pierre Faye, *Langages totalitaires*, Paris, 1972.
12. Marianne Ebel et Pierre Fiala, *Recherches sur les discours xénophobes*, Travaux du centre de recherches sémiologiques, Université de Neuchâtel, n° 27 et 28, juillet 1977.

BORÉAL EXPRESS

Aux éditions du

La seule édition
conforme au manuscrit
de Louis Hémon

Établie d'après le manuscrit et accompagnée d'un relevé des principales variantes ainsi que d'un index des personnages et des lieux, la présente édition de "Maria Chapdelaine" permet enfin une lecture intégrale du célèbre récit de Louis Hémon. Après soixante-six ans d'exploitation intempestive de son oeuvre, le "survenant" de Péribonka, dont on célèbre cette année le centenaire de la naissance, méritait certainement l'hommage d'être, pour la première fois, entendu suivant le texte qu'il avait vraiment écrit.

Avant-propos de Nicole Deschamps.
Notes et variantes, index des personnages
et des lieux, par Ghislaine Legendre.

224p.
\$8.75

Louis
Hémon
Maria
Chapdelaine
Récit du Canada français



Boréal Express